

Le déserteur

Décembre 1943

Camille regardait au loin par la fenêtre. Le givre se formait déjà sur les carreaux, tel des toiles d'araignée figées sur le verre. L'hiver 1943 était rude dans les campagnes françaises et cela n'arrangeait pas la situation des paysans. La guerre s'éternisait et aucun signe de paix ne semblait arriver.

Camille soupira en pensant que le pain allait bientôt manquer. Elle se tourna vers la cheminée et sa morosité augmenta en voyant les visages défaits de ses parents. Leur fils aîné, Clément, était parti au front voilà deux ans. Des nouvelles leur étaient parvenues au début, mais depuis l'occupation il n'avait plus donné signe de vie et l'inquiétude permanente avait changé leurs traits et leurs attitudes.

Le morbier¹ sonna dix coups. Pierre Mathieu se leva lentement tandis que sa femme posait un regard inquiet sur lui et murmura d'une voix apeurée :

- Tu n'es pas obligé d'y aller. Tu sais que c'est dangereux.

Camille savait que son père était borné et elle ne fut pas étonnée de l'entendre répliquer :

- C'est ma volonté et surtout ma contribution pour faire cesser cette guerre.

Son ton était sans appel et il sortit en laissant s'engouffrer une bourrasque d'air froid. Pierre Mathieu avait toujours nourri une haine féroce pour la violence et la guerre et il aidait des personnes persécutées par les troupes allemandes depuis quelques mois. Plusieurs Juifs avaient été cachés dans leur cave en attendant de leur trouver un abri sûr. Leur domaine étant coupé du monde, il y avait peu de chance qu'ils soient découverts. Malgré cela, Camille savait qu'il était extrêmement périlleux de s'engager dans la résistance et que le risque d'être trahi était grand. Elle était pourtant la première à soutenir son père dans sa démarche et sa fierté était sans limite. Dans son esprit, les Allemands étaient la cause de tous leurs malheurs et sa rancœur à leur égard grandissait chaque jour un peu plus. Les scènes d'humiliation auxquelles elle assistait, impuissante, faisaient grandir en elle une révolte sourde mais puissante. Depuis l'occupation, Camille se rendait moins au village, craignant de croiser des patrouilles.

¹ Mot utilisé dans la région du Limousin pour désigner une pendule dans un caisson en bois reposant à terre.

Elle n'en avait pas peur mais elle se sentait à chaque fois défaillir de haine et de dégoût pour ces hommes. Ils avaient non seulement anéanti son pays mais avaient surtout détruit ses rêves et ses espoirs. Ces étrangers lui enlevaient un frère aimé et brisaient sa vie.

Plongée dans ses pensées, elle entendit la voix lointaine de sa mère :

- Tu ferais bien d'aller te coucher, Camille. La journée sera rude demain.

Camille hocha la tête et se dirigea vers sa chambre. Elle redoutait ce moment plus que tout. Les souvenirs lui revenaient et se transformaient en cauchemars. Allongée dans ses draps blancs et froids, elle sentit les larmes lui rouler sur les joues. Elle revoyait le visage de son frère et le temps du bonheur sans pouvoir arrêter cette douloureuse succession d'images.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, la faible lueur de l'aube traversait péniblement les volets. Comme chaque matin, Camille mit quelques secondes à comprendre pourquoi un énorme poids pesait sur son cœur.

Elle se dirigea lentement vers la cuisine, trouvant son père et sa mère attablés, chuchotant des phrases incompréhensibles. Sa mère paraissait encore plus défaite qu'auparavant et fixait son mari d'un air ahuri. Camille secoua brusquement la tête comme pour chasser les idées noires qui lui obscurcissaient l'esprit. Elle se jeta dans la pièce en criant :

- Une lettre est arrivée ?

- Calme-toi, Camille. Nous n'avons rien reçu et notre discussion ne te concerne pas.

La dureté de son père la frappa en plein visage. Il savait pourtant qu'un message était sa seule raison de vivre ces derniers temps. Son quotidien était dénué de sens depuis le départ de son frère. Camille en eut le souffle coupé. Son père quitta brusquement la pièce et Camille sentit le regard anxieux de sa mère sur elle.

- Ne lui en veut pas trop. Il a des choix...difficiles à faire. Il risque chaque jour sa vie et celle de sa famille pour des inconnus.

- Je sais... mais pourquoi ne peut-il pas être plus compréhensif ?

- Plus rien ni personne n'est compréhensible aujourd'hui, dit sa mère dans un souffle comme pour clore la discussion.

Camille ferma alors les yeux et serra ses poings pour s'empêcher de trembler.

Le reste de sa journée se déroula, monotone et habituel. Sa vie se résumait à errer

dans un monde dont elle ne pouvait s'échapper. Le soir arriva sans qu'elle ne s'en rendit compte et elle s'obligea à sortir de ses pensées pour rentrer. Elle poussa la grande porte de bois, assez vite pour entendre sa mère dire :

-Tu dois le lui dire ! Elle a le droit de savoir !

Son pouls s'accéléra. Lui dire quoi ? Elle vit ses cauchemars défilier dans sa tête et son imagination reprit de plus belle. Cela concernait sûrement son frère. Mort ?

Prisonnier ? Déporté ? Non, non impossible, ils le lui auraient dit. Camille poussa la porte lentement et s'entendit dire :

- Savoir quoi ?

Sa mère baissa brusquement les yeux, mal à l'aise, tandis que son père la fixait d'un air sombre. Pendant plusieurs instants, seul le crépitement du feu dans la cheminée se fit entendre. Elle sentit la colère l'envahir.

- Savoir quoi ? cria-t-elle subitement, s'étonnant d'entendre cette voix forte et puissante.

- Il y a une personne dans notre cave en ce moment, déclara calmement son père, sans cesser de la fixer.

Une personne cachée ? Il y en avait souvent eu depuis l'occupation. Un détail lui échappait, ses pensées s'embrouillaient. Que lui cachait-il ? Camille ne comprenait plus rien.

Son père reprit alors encore plus lentement :

- Cette personne est un soldat allemand.

Camille sentit alors ses pensées se figer et elle tressaillit. Se tenant à la table pour éviter de tomber, elle leva son regard sur son père. Elle resta ainsi quelques instants, pétrifiée.

- Comment peux-tu...

Sa voix se cassa et son regard se fit brûlant, plein de haine. Jamais elle n'avait ressenti un sentiment si fort. Un sentiment de rage, de détresse mais aussi l'impression d'avoir été trahie. Sa voix sortit alors soudain de sa gorge comme une explosion, détachant tous ses mots :

- Comment oses-tu secourir un Allemand ? Ces hommes ne méritent même pas de vivre !

Ce fut alors le visage de son père qui se décomposa lentement, regardant sa fille avec colère.

- Et toi, comment peux-tu dire de telles horreurs ? Cet homme n'a rien choisi. Il a déserté, refusant de participer à une guerre qu'il ne comprenait pas. Lui aussi est loin de sa famille et de ses amis. Pour lui aussi, la vie n'a plus de sens.

Cette voix et ce ton auraient fait trembler Camille auparavant. Pourtant, aujourd'hui, elle se libérait de son enfance, décidée à ne plus se soumettre et refusant d'obéir.

- Je ne te comprendrai plus jamais. C'est toute ta famille, ton pays et surtout ton fils que tu trompes, ajouta-t-elle, méprisante.

Sans un mot, elle ouvrit la porte et s'enfonça dans la nuit noire. Se précipitant sur le chemin gelé, Camille sentit les larmes ruisseler sur ses joues. Elle courut à en avoir mal, le froid dévorant tous ses membres. Pourtant, sa tête et son cœur étaient en feu, consumés par la rage. S'arrêtant brusquement sur le petit pont, elle prit soudain conscience du silence autour d'elle. La nature était comme morte, gelée. Elle eut l'impression d'être la seule personne encore vivante, comme si tout autour d'elle l'avait abandonnée à son sort. Entre deux sanglots, une vérité lui revenait chaque fois en tête : son père était un traître. Il osait protéger un ennemi. Un des ces hommes qui ne savaient crier que des ordres et des menaces. Un des bourreaux de son fils.

Camille aurait voulu rester ainsi toute la nuit, la douleur du froid lui faisant oublier ses pensées. Pourtant, son instinct l'obligea à se lever et se diriger vers la maison.

Arrivée dans sa chambre, un sentiment de profond dégoût s'empara d'elle, imaginant cet Allemand sous son plancher. Que pouvait-elle faire ? Elle se rendit compte, avec honte, que l'idée de les dénoncer restait dans son esprit. Elle s'efforça de chasser cette pensée, malgré la rage qui nouait ses entrailles.

Le jour était déjà levé depuis longtemps, quand Camille émergea de son sommeil. Jamais une nuit n'avait été aussi horrible. Rassemblant toutes ses forces, elle se leva péniblement. Son corps entier la faisait souffrir et elle avait l'impression qu'aucune parcelle de peau n'était épargnée par la douleur. Croisant son reflet dans le miroir, elle découvrit avec stupeur une jeune fille de seize ans, amaigrie, les traits tirés mais avec une violence jamais vue dans les yeux.

Se dirigeant vers le cantou², elle se laissa tomber sur une chaise en face de sa mère.

² Mot utilisé dans la région du Limousin pour désigner l'espace entourant une grande cheminée, où les gens se tiennent près du feu.

Celle-ci ne leva pas les yeux sur elle, feignant d'être concentrée sur son tricot. Aucune des deux femmes ne prononça un mot. Une révolte, silencieuse mais puissante, envahissait peu à peu le corps de Camille. Les questions se bousculaient dans sa tête sans qu'elle puisse en comprendre le sens. D'une voix acide, elle commença :

- Pourquoi...

- Tais-toi, dit sa mère sur un ton qui n'autorisait aucune réplique. Je sais et je comprends ce que tu ressens. Mais ce sont des réactions comme les tiennes qui nourrissent la haine des hommes et provoquent des guerres.

Camille ne répondit pas, fixant le plancher. Sa mère la regarda enfin et poursuivit :

- Ce garçon est si jeune. La réalité qu'il doit endurer est trop dure pour son âge. Et il...ressemble tellement à ton frère.

Camille remonta doucement la tête, regardant sa mère comme une étrangère. Elle osait comparer son propre fils à un Allemand. Elle ressentit un violent dégoût et fut soudain nauséuse. Telle une tenaille, la colère lui serra la gorge.

- Traite-le en humain, poursuivit sa mère.

- Jamais je ne l'accepterai, cracha Camille, le visage livide.

Abandonnant son ouvrage, sa mère se dressa alors devant elle, le corps tremblant et dit d'une voix dure, inconnue :

- Toute ma vie, je n'ai jamais osé dire ce que j'avais sur le cœur, je n'ai eu qu'à me taire. Je n'ai jamais élevé la voix contre quelqu'un. A aucun moment, je n'ai cherché à changer mon destin. Je me suis contentée de vivre ma vie, de la prendre comme elle venait. Aujourd'hui, j'ignore même si mon fils est mort ou vivant et je ne peux rien pour l'aider. Alors toi, toi qui oses t'opposer aux injustices, utilise ce courage pour aider et non pas pour détruire une vie.

Effarée, Camille regarda sa mère éclater en sanglots. Jamais elle ne l'avait entendue parler de la sorte, autoritaire et enflammée.

Bouleversée, Camille prit alors un morceau de pain et de l'eau et se dirigea vers la trappe qui menait à la cave. Elle l'ouvrit et inspira avant de descendre les quelques marches en bois.

Dans le petit espace, l'atmosphère était glaciale. Seule une simple chandelle éclairait l'endroit, amenant une faible illusion de chaleur. Plusieurs sacs de topinambours, de grains et de provisions étaient alignés sur les côtés. Une couche de paille était

disposée sur le sol de terre et une vieille couverture la recouvrait. L'humidité fit frissonner Camille. Ses yeux s'habituaient peu à peu à la pénombre et elle sursauta en voyant une silhouette sombre et voûtée assise à même le sol. Ne distinguant pas ses yeux, elle sentit pourtant son regard anxieux se poser sur elle.

- Je vous ai apporté du pain et de l'eau, dit finalement Camille, sans oser le regarder. Elle se rendit alors compte que l'homme ne devait pas la comprendre. Avec un soupir, elle s'avança vers lui et déposa la nourriture à ses pieds. S'obligeant à lever la tête, elle croisa son regard. Le souffle coupé, Camille se releva brusquement. Ce garçon était à peine plus âgé qu'elle, pourtant son regard trahissait les horreurs qu'il avait vues. Sa férocité à l'égard des Allemands ne lui avait jamais permis de les considérer autrement que comme des monstres. Cependant, c'était un garçon pitoyable et tremblant qui se tenait devant elle. Lui tournant rapidement le dos, elle s'interdit de ressentir une once de compassion ou de culpabilité.

- Merci, entendit-elle dans un français mal assuré.

Il paraissait gêné de devoir s'exprimer dans cette langue et Camille s'arrêta un instant avant de remonter les marches. Serrant les poings de dépit, elle ferma la trappe avec un bruit grinçant.

Assise sur le banc de pierre devant la maison, Camille regardait au loin. Pourquoi n'avait-elle pas réussi à le haïr en le voyant ? Pourquoi avait-elle évité son regard ? Avait-elle eu peur de voir ces yeux de monstre qui peuplaient ses cauchemars ou, au contraire, avait-elle redouté de découvrir un être humain vulnérable, comme elle.

La campagne, blanche et figée par le froid, était calme, ignorant la violence des événements. Camille sentit le pas de son père approcher, ses sabots crissant dans la fine couche de neige. Il s'assit prudemment à côté de sa fille, comme s'il redoutait un nouvel accès de colère. Sans détourner le regard de l'horizon, il murmura :

- Tu sais... il a peut-être une sœur, comme toi. Je sais en tous cas qu'il a un père et une mère et si mon fils là-bas est en danger, je prie pour que quelqu'un lui vienne en aide, qu'il soit français ou allemand.

Le faible soleil éclairait maintenant le visage de Camille, qui se décida enfin à lever les yeux sur son père. Pierre Mathieu ressentit alors un soulagement en voyant les traits de sa fille. Ils n'étaient plus aussi effrayants que ceux de la veille, déformés par la rage. Son regard était à nouveau doux et apaisé, il ne le transperçait plus. La

déclaration de guerre était passée. Seul l'amour demeurait avec le faible espoir d'un jour nouveau.

La marmite répandait déjà une douce fumée à travers la pièce quand Camille la retira du feu. Fébrile, elle entreprit de verser le liquide bouillant dans un récipient. Sans savoir réellement pourquoi, une sorte d'excitation se propageait en elle, accélérant ses gestes et ses pensées. Deux jours auparavant, elle était parvenue à accepter que le soldat se cache sous leur toit. Pourtant, elle n'était pas redescendue le voir, comme si une angoisse inconnue la retenait à la lumière du jour. La curiosité avait beau la dévorer, elle cherchait absolument un prétexte pour éviter les quelques marches de la cave. Malheureusement, elle savait pertinemment qu'elle ne pourrait se cacher indéfiniment derrière les excuses. Voilà pourquoi elle se retrouva devant la trappe, qui ressemblait plus à un immense gouffre qu'à un petit escalier humide et glissant.

L'ambiance dans le minuscule endroit était toujours aussi déprimante. Le garçon se trouvait sur sa misérable couche de paille et se redressa quand Camille s'approcha de lui. Posant la bassine à terre, elle sentit son cœur s'affoler en constatant la proximité de leur corps. Les joues en feu, elle mimait le geste de se laver en désignant l'eau chaude. Il la remercia d'un humble mouvement de tête et entreprit de se nettoyer la figure. Toujours sans un mot, Camille remit de nouvelles chandelles et profita de ce moment pour laisser son regard glisser sur le jeune homme.

Son visage était doux, encadré par des cheveux bruns et fins, relativement longs. Passablement grand, son corps était fin et paraissait agile. Camille se souvint alors des textes qui décrivaient les Allemands comme des êtres blonds, grands, aux corps et visages carrés et durs. A nouveau plongée dans ses pensées, elle ne vit pas le garçon poser ses yeux sur elle, ni sa bouche entrouverte, se préparant à prononcer quelque chose.

- *Ich heisse Mathias.*

Sursautant, elle lâcha ses bougies, et le fixa, bouche bée. Ses yeux étaient d'un gris pâle et on pouvait encore y deviner de l'insouciance et de la naïveté, malgré la dureté qui s'y était formée depuis le début de la guerre.

Il sembla réfléchir quelques instants, puis prononça très lentement :

- Je...m'appelle...Mathias.

Se sentant soudain ridicule, elle lui fit face et s'entendit prononcer distinctement en se

désignant :

- Moi, c'est Camille.

Un sourire de soulagement se peignit aussitôt sur le visage de Mathias. Camille détourna la tête, sentant son visage rougir. Les deux jeunes gens savaient que ce simple échange avait pris une importance considérable. Ils se retrouvaient devant la falaise qui les séparait, et pourtant, à cet instant, ils avaient sauté dans le vide sans se soucier de la chute.

Lors des semaines suivantes, d'importantes chutes de neige bloquèrent l'accès des routes. Les Mathieu subsistaient difficilement grâce à leurs réserves, mais l'ambiance à l'intérieur de la maison faisait oublier peines et tracas. La neige empêchant quiconque de parvenir à leur bâtisse, Mathias avait pu sortir de sa cachette sans courir de danger. Toute la famille se mobilisait pour lui venir en aide et sa présence comblait quelque peu l'immense gouffre que représentait l'absence du fils ou du frère. Camille prenait plaisir à rechercher sa compagnie, et s'étonnait de se sentir le cœur léger en le voyant sourire. Après de si longs mois d'errance, elle semblait retrouver goût à la vie. Ils passaient de longues heures à s'apprendre mutuellement leur langue maternelle. Camille prononçait ses premiers mots allemands, s'étonnant de sentir les syllabes glisser dans ses oreilles sans l'agresser. Ils en oubliaient, à certains moments, les atrocités et les affrontements, qui perduraient à l'extérieur. Ils n'étaient plus des enfants de la guerre, élevés dans les sifflements des bombes, aux regards remplis de haine et de dégoût. Ils avaient découvert l'être humain caché derrière ce que les hommes appelaient communément « ennemi » et refusaient désormais de prendre part à ce macabre défilé orchestré par des adultes assoiffés de pouvoir. Ils s'échappaient dans un monde à eux, où Français et Allemands n'existaient pas et où ils étaient libres d'être amis et de s'aimer.

Août 1944

Les pas de Camille résonnaient sur le chemin de terre. Les chaleurs d'août rendaient l'atmosphère lourde, pourtant Camille courait sans se soucier de l'air étouffant. Une seule pensée obsédait son esprit. Paris était libéré, l'occupation terminée. Ces mots tournoyaient dans sa tête, comme les oiseaux qui s'échappaient des buissons à son passage. Finis les pénuries, les réquisitions, les couvre-feux, les longues listes de

morts : ils étaient à nouveau libres de vivre leur vie. La vieille ferme se dessina enfin au bout du chemin donnant une subite envie à Camille de hurler son bonheur. Les champs de blé dorés éblouissaient les alentours. Tout semblait irradier de chaleur, de vie et d'espoir. Une silhouette apparut devant la bâtisse. Reconnaisant son père, Camille, trop émue pour se retenir plus longtemps, laissa son bonheur l'envahir entièrement.

- Paris ! Ils ont libéré Paris ! C'est fini !

Elle agita ses bras comme une enfant et éclata d'un rire tout aussi puéril. Son père ne réalisa pas sur le moment et regarda sa fille d'un air déconcerté. Puis voyant les traits si rayonnants de Camille, il laissa à son tour sa joie et sa surprise éclater. Il sembla retrouver toute l'énergie qu'il avait perdue au cours de ces longs mois et enlaça sa fille d'une force qu'elle ne connaissait plus. A travers le rideau de larmes qui lui embrouillait la vue, Camille vit sa mère sur le seuil, attirée par les cris. Tandis que son père s'empressait de l'avertir, Camille entra dans la maison et s'approcha de la chambre où Mathias se cachait.

- C'est moi, dit-elle dans un souffle en poussant la porte.

Il se retourna en la regardant attentivement. Soudainement, Camille se sentit mal à l'aise. Elle n'avait jamais vraiment réfléchi au moment où une de leur patrie subirait la défaite. Leur amitié avait beau ne pas avoir de nationalité, elle se sentit coupable d'appartenir au rang des gagnants.

- Je suis allée au village. Paris a été libéré. L'occupation s'arrête, dit-elle en baissant les yeux.

- Je sais, j'ai entendu tes cris, dit-il dans un français parfait avec pourtant cet accent que Camille aimait tant.

Sa voix était douce, sans aucun reproche, ni aucune jalousie. D'un pas hésitant, Camille s'assit à ses côtés sur le lit.

- La guerre n'est pas encore tout à fait terminée mais...les Allemands sont en mauvaise posture et...

- Tu sais, ma patrie a peut-être perdu la guerre, moi j'y ai gagné une sœur, dit-il en lui coupant la parole.

Ces paroles paralysèrent Camille tant elle ne s'y attendait pas. Bouche bée, elle leva son regard vers son ami. Celui-ci ne put réprimer un éclat de rire devant son air médusé et la prit brusquement dans ses bras. Des larmes se formèrent au coin des

yeux de la jeune fille et roulèrent sur ses joues, retenant le peu de lumière de la pièce.

Le soleil se couchait enfin sur le hameau, laissant la terre respirer. Camille se tenait sur le vieux banc de pierre, à l'abri des dernières chaleurs. Entre ses doigts tremblants se trouvait une lettre au papier sali. L'enveloppe, arrachée par des gestes brusques et fiévreux, reposait désormais à ses pieds. Elle avait reconnu, sans la moindre hésitation, la belle écriture penchée de son frère. Camille ne pouvait se détacher des mots qui défilaient sous ses yeux. La peur qui lui glaçait le cœur se retira alors de sa poitrine. Il était vivant. Durant de longues minutes, la jeune fille ne bougea pas, comme si ce moment n'était qu'un rêve, qu'un simple mouvement aurait brisé. Un frisson lui parcourut brusquement l'échine tandis qu'une personne se glissait lentement derrière elle. Sans un mot, Camille serra la main de Mathias, puisant ainsi dans ce contact toute la force nécessaire pour ne pas pleurer.

Il leur faudrait beaucoup de courage pour affronter les reproches et la répugnance qu'inspirerait leur amitié. Mais ils avaient réussi à vaincre une guerre et se sentaient à présent de taille à combattre, ensemble, une haine tenace.